

Anne-Lise BROYER,

La couleur vient après

Galerie Dityvon

Expo du 1^{er} octobre
au 3 janvier 2027

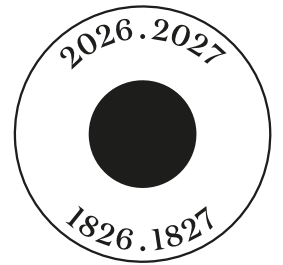
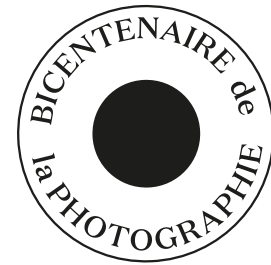
La photographie a façonné notre manière de voir le monde, d'enregistrer les événements, de transmettre des récits, des émotions et des idées. Le Bicentenaire de la Photographie met en lumière la photographie sous toutes ses formes, et toutes ses écritures, de la création ancienne à celle contemporaine, du patrimoine à l'édition photographique. Cette célébration est l'occasion d'explorer l'histoire de la photographie, ses processus créatifs, ses usages sociaux, à la croisée de toutes les disciplines et des médiums, de l'invention de Niépce aux images numériques en passant par les transformations liées à l'IA. Le Bicentenaire de la Photographie rend

aussi hommage et fait connaître plus largement l'ensemble des métiers de la photographie et de la culture, dont les photographes, les tireurs, les encadreurs, les éditeurs, les imprimeurs, etc. Sur l'ensemble du territoire, et au-delà de nos frontières, de nombreux événements seront proposés : expositions, festivals, rencontres, conférences, ateliers éducatifs, publications, podcasts, projets audiovisuels, etc.

Le ministère de la Culture a invité tous les acteurs culturels et d'enseignement, à s'emparer de ce moment unique et à proposer des projets inédits.

Extrait du texte de présentation du Bicentenaire de la Photographie par le ministère de la Culture

Une exposition inscrite dans le cadre de la programmation du Bicentenaire de la photographie par le Ministère de la Culture.



↙ © Paris, 2021

↓ © Marly, 2018





Anne-Lise BROYER

Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris et de l'Atelier National de Recherches Typographiques, Anne-Lise Broyer poursuit depuis plus de 20 ans un travail photographique singulier pouvant se résumer comme une expérience de la littérature par le regard en nouant très intimement lecture et surgissement d'une image, écriture et photographie comme en témoignent ses nombreuses éditions partagées avec Pierre Michon, Bernard Noël, Colette Fellous, Yannick Haenel, Jean-Luc Nancy, Suzanne Doppelt, Mathilde Girard, Léa Bismuth, Muriel Pic...

Elle travaille ses séries comme un écrivain manie la langue mais dans une langue qui se parle et s'entend par l'oeil. Le dessin à la mine graphique directement sur le tirage argentique fabrique des situations visuelles qui renvoient plus à la spécificité de l'image photographique et à son histoire technique (dessin photogénique, daguerréotype...). Ce procédé est un voyage entre deux mondes sensibles, celui du regard (la photographie) et celui de la main (l'écriture). L'oeil accueille doucement les images avant de les laisser descendre dans la main. Le spectateur se promène dans l'image, d'une technique à l'autre, comme dans la forêt où l'oeil se perd, bute sur un tronc et retrouve l'ouverture d'un chemin, le plein cadre.

Cette pratique questionne les zones de frottements, d'intersection du dessin et de la photographie. , il s'agit de conjuguer ces deux médiums dans leurs limites en les rapprochant, les distordant... Par ce procédé est rendue infinie la magie de la révélation de l'image. L'image reste latente, comme non fixée. La matière photographique reste mouvante, émouvante. En mariant ces deux gestes, en reliant l'oeil à la main, une nouvelle langue s'invente et donne l'illusion d'une invention, d'un « mais qu'est-ce que c'est? » comme pour raviver une possibilité d'émerveillement chez le spectateur. La mine graphite qui se mélange aux sels d'argent et à la gélatine du papier photographique argentique, renvoie à un réel lointain, insaisissable et surtout respecté. Loin du spectaculaire, sans effet, ces oeuvres absorbent et retiennent la sensibilité du monde. Cette expérience discrète de l'image dit tout l'engagement qu'il faut convoquer lorsqu'on se met à vivre dans l'écriture.



« La nuque d'un écrivain, quelque part en Creuse, un livre entrouvert sur la tranche de queue laissant respirer quelques mots en fin de ligne, le clavier d'un piano dans une petite ville catalane..., un bouquet qui se fane, un chemin qui serpente dans la forêt de Marly..., exposées en diptyque ou en triptyque, dans la matité de gris qui absorbent la lumière, les fenêtres de l'image s'ouvrent à la mémoire antérieure de lectures.

Le montage rythme l'expérience intérieure des sonorités sourdes d'un poème visuel, le mouvement silencieux d'une langue où la photographie cueille le réel dans la révélation, actuelle et intemporelle de sa banalité. Les images-mots prennent imaginaire ; elles se composent au contact les unes des autres, autant que par les approches et les espaces qui les lient, en phrases d'une lumière intérieure, d'une adresse, d'un dialogue. Saisies au 50 mm de réminiscences littéraires, elles s'écoulent comme un livre, dévoilées dans la teinte et la matérialité neutre d'une typographie photographique.



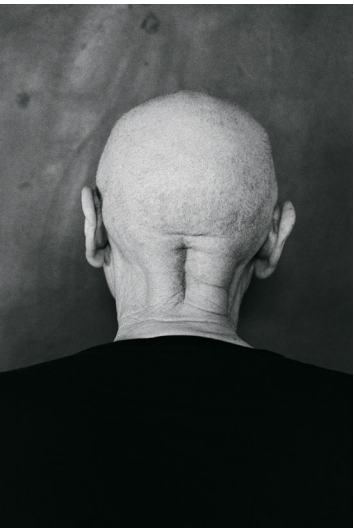
⤵ ©Nogent-sur-Marne, 2016

⤴ ©Saragosse, 2012

⤵ ©Syracuse, 2010

⤵ ©Tossa de mare, 2018

⤵ ©Naillat 2022



Quelquefois la couleur altère la matité, élevant ou abaissant d'un ton les sculptures de bouquets, hommage, référence ou dialogue rêvés des peintures et des écritures. Le dessin à la mine graphite sur la surface sensible en trouble la présence comme l'image latente d'un frottement, une lumière inversée où se révèlent ensemble la sensibilité mouvante et le temps incertain de vie et mort des fleurs et celui de

l'histoire de la photographie... La couleur vient après. Reviviscence de l'expérience du regard par celle de la main, un langage de lumière sculpté par delà l'oeil, ou méditation sur la consommation du monde ?

En réverbération des lieux et des objets où naît l'écriture, une maison entre extérieur et intérieur, des paysages de mer et campagne..., la queue d'un paon, deux pélicans, une ligne de flottaison, une table... résonnent en bouts du bout du monde ; une fenêtre ouverte au vent à Valparaíso ou un rideau à Catane, une sardine sur un livre à Syracuse, un arbre, le journal d'un oeil, un autoportrait avec larmes... décalent les instants, les retiennent en correspondances de l'intranquillité ; le reflet des nuages sur la moitié d'un pare-brise ou une conque poursuivent la partition d'un ressenti où le banal et l'infini se fondent en grisés dans le murmure de l'instant. »

Jean-Marie Baldner, historien-géographe, membre de Gens d'image et de l'AICA, septembre 2026

Si je présente aujourd'hui Anne-Lise Broyer au prix Niépce, c'est parce que sa nouvelle série (encore en cours) autour de la Méditerranée, « Est-ce là que l'on habitait? », a happé mon regard il y a quelques mois. Je connaissais ses travaux précédents, leur intimité revendiquée avec la littérature, j'aimais la

construction de ses livres, leur narrativité qui porte le regardeur/lecteur, mais là j'ai été frappée par la force de cette succession de motifs et de refrains. Ces images atemporelles par leur facture – tirages mats gris neutre qui absorbent la lumière selon l'habitude de la photographie – sont éminemment actuelles et politiques par leur construction, leur imbrication. Les images de ruines, de statues antiques, nous font croire que nous regardons le passé mais face à ses

portraits qui rythment le récit notre regard vacille et c'est tout le présent qui nous saute à la figure.

Avec « Est-ce là que l'on habitait », l'artiste atteint une maturité qu'elle confirme dans son travail de résidence au musée de l'Armée – Hôtel national des invalides. Selon ses propres mots, elle y « a postulé pour se bousculer ». Et bousculer l'idée d'une armée objet de fascination. Pari réussi, la douceur des images, le dialogue avec le front arrière, permettent de poser un regard fragile et humain sur un corps de métiers habituellement figés dans une représentation austère. C'est moderne et politique.

Anne-Lise Broyer a toujours revendiqué faire l'« expérience de la littérature par le regard ». Photographier constitue pour elle un véritable geste littéraire, mais « dans une langue qui se parle et s'entend par le regard : un langage qui circule en silence et conserve en lui une part de mystère, de secret.» C'est ce mystère qui sourd de chacune de ses images qui les rend si désirables. Mystère

renforcé par l'apparente banalité de ses photographies. L'artiste refuse le spectaculaire et s'écarte des effets, elle ne tombe jamais ni dans le pathos, ni dans le nostalgique, ni dans l'anecdotique. Ses images épurées ont une grâce particulière que j'imagine due à son mode opératoire si singulier : chaque image lui demande une somme importante de recherches couplée ensuite à un lâcher-prise au moment de la prise de vue, véritable point de bascule.

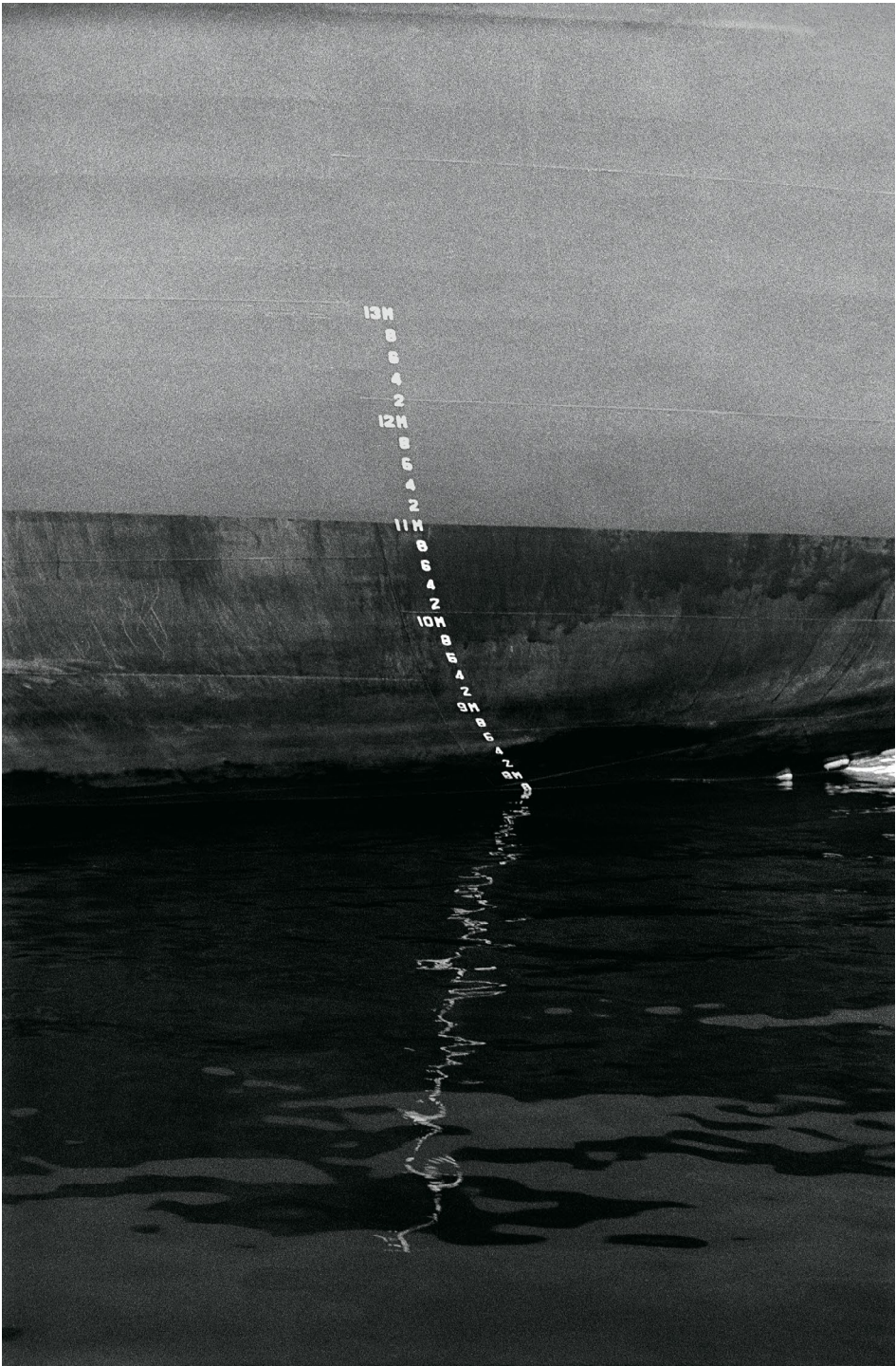
« Ayant déjà les images en tête, je ne fais que les reconnaître et les cueillir au détour d'un chemin.»

Derrière la fabrique mentale de ses images, l'artiste interroge aussi beaucoup la technique. Le tirage on l'a vu, mais aussi la photogravure, et elle peut aller jusqu'à refabriquer le négatif, c'est-à-dire encore une fois poser la question de la temporalité. Temporalité qu'elle explore également à travers sa pratique du dessin à la mine graphique sur tirage argentique. C'est le temps long de la réalisation bien sûr qui prolonge sa volonté de préméditer l'image, et c'est

surtout la perte de repères du regardeur de ces oeuvres dont la surface vacille avec la lumière.

A l'image de ses photographies, Anne-Lise Broyer est, sous une douceur presque déconcertante, une artiste très déterminée. Elle recherche la rugosité, elle croit en la beauté un peu salie. Quelle meilleure métaphore de notre monde.

Emmanuelle Kouchner,
Paris mai 2024



↗ © Valparaiso, 2015

← © Détroit de Beagle, 2015

↙ © Valparaiso, 2015

↘ © Catane, 2016



Lauréate du prix Niépce en 2024

Créé en 1955 par Albert Plécy, le Prix Niépce Gens d'images est le premier prix de photographie professionnelle lancé en France. Le double objectif de son fondateur était de sortir les photographes de l'anonymat et de les aider à déployer leur influence auprès du grand public à travers la presse et l'édition, notamment.

Le Prix Niépce Gens d'images distingue chaque année le travail d'un photographe confirmé, âgé de moins de 50 ans, français ou résidant en France depuis plus de trois ans. Il est soutenu par le ministère de la Culture et la Bibliothèque nationale de France. En 2024, le Prix Niépce Gens d'images a été doté d'une bourse par l'ADAGP et PICTO Foundation.

La lauréate bénéficie :

- d'un Atelier Gens d'images : conférence organisée à Paris le mercredi 19 juin 2024, à l'auditorium de l'ADAGP, pour présenter son travail.
- d'une exposition à la Bibliothèque nationale de France François Mitterrand, de décembre 2024 à février 2025,
- d'une exposition au Jeu de Paume Tours durant l'été 2025, soutenues par le ministère de la Culture.
- d'une exposition en 2026, avec droits d'auteur, organisée par la Galerie Dityvon – Université d'Angers.
- de l'acquisition de tirages par le département des Estampes et de la photographie de la BnF.

La communication du Prix Niépce Gens d'images est soutenue par Escourbiac l'imprimeur.

« Il y a bientôt deux cents ans, Nicéphore Niépce concevait, dans sa propriété bourguignonne, une image nouvelle, considérée comme la première photographie, Point de vue du Gras (aujourd'hui conservée à Austin). L'inventeur, touche-à-touche curieux et imaginatif, avait réussi à reproduire, sur une plaque d'étain, le paysage vu de sa fenêtre, grâce à l'usage d'une camera obscura. Le dispositif de la chambre obscure n'était alors pas neuf. Conçu à la toute fin du XVe siècle, il permettait, grâce à un système de verres et de miroirs qui focalisaient et renvoyaient les rayons de lumière du soleil, de reproduire, fugitivement, sur une feuille de papier, l'objet ou le paysage vers lequel, il était disposé. La nouveauté du procédé imaginé par Niépce tenait à l'idée, celle de vouloir conserver l'image furtive captée par la chambre obscure. Cette idée, qui prend forme matérielle, grâce à lui, en France, était dans l'air de son temps. Le premier tiers du XIXe siècle, tout à la fois marqué par un désir rationnel d'ordonnancer le monde et par une capacité d'émerveillement, vit naître, en France, en Angleterre, en Ecosse, aux Etats-Unis, au Brésil, d'autres tentatives de garder, de manière pérenne, l'image du réel, de ce qui semblait constituer la réalité capturée.

Cette invention, où se mêlaient volonté d'exploration et magie de la lumière, a révolutionné notre monde, en modifiant profondément l'esprit et la nature de ses représentations, en induisant un rapport au réel neuf. La photographie se fonda sur une utopie, celle de croire qu'il était possible de réduire la distance entre le réel et sa reproduction, celle de laisser penser que l'objet et son image photographique pouvaient se confondre. Bien qu'irréalisée, l'utopie qui a présidé à inventer la photographie, parut tellement séduisante qu'elle ne tarda pas à se transformer en une idée reçue commune, toujours en vigueur aujourd'hui en dépit de la prolifération des photographies produites par IA, celle d'une objectivité absolue de l'image photographique. Ce pas de deux, toujours renouvelé, entre utopie et idée reçue, a permis, très tôt, à la photographie et à ses acteurs, de développer une créativité singulière, jouant du double effet de la présence du réel et de sa distorsion. La fécondité esthétique de l'invention de Niépce est devenue, très vite, dès le milieu du XIXe siècle, incommensurable. La photographie n'a cessé de se recréer, de se développer, de se forger, de se réinventer, dans ses usages artistiques, scientifiques, sociaux, politiques, éducatifs, au cours des deux derniers siècles, sur tous les continents. Les images photographiques sont devenues des éléments majeurs de la connaissance et de la diffusion des informations, dans les livres, dans la presse, dans les médias.

Pourquoi célébrer aujourd'hui cet accomplissement qui semble aller de soi et dont la pratique s'est, au fil des 2 décennies passées, étendue à toutes et tous ? Pratique devenue répétitive, banale, obsédante presque, avec l'usage de nos téléphones portables. Au-delà de l'admiration que nous pouvons porter à Nicéphore Niépce, comme aux autres inventeurs de la photographie, la célébration de sa première image est l'occasion formidable de rassembler et d'inclure, le plus largement possible, autour de cette idée de la photographie et de ses innombrables réalisations. La photographie est devenue, peu à peu, l'une des expressions artistiques les plus démocratiques. L'opportunité est très belle pour fêter la photographie, pour retracer les grandes étapes de son évolution – de l'héliographie de Niépce aux images numériques –, pour honorer ses créatrices et créateurs, de 1826 à aujourd'hui, pour partager les images communes et singulières qu'elle a offert de retenir et de diffuser dans nos familles, nos cercles d'amis, nos écoles, nos lieux de travail et de vacances, notamment. La photographie écrit, depuis deux cents ans, notre histoire commune.

Le Bicentenaire de la Photographie constitue un moment exaltant pour fédérer les énergies, les savoirs, les projets. Les acteurs impliqués dans la conception, la valorisation, la conservation, la transmission de la photographie sont très nombreux, engagés et très actifs, dans la France d'aujourd'hui, dans l'Hexagone comme dans tous ses territoires ultramarins. Fondées il y a plus de cinquante ans, les Rencontres internationales de la photographie d'Arles sont un des festivals culturels les plus populaires, attirant chaque année plusieurs centaines de milliers de visiteurs. Les collections photographiques patrimoniales françaises sont parmi les plus riches et les plus diverses ; bibliothèques, musées, centres d'archives, conservent des fonds exceptionnels, liés à la création artistique, à la conception scientifique, à l'exploration du monde, géographique, souterraine, spatiale, à la connaissance des femmes, des hommes qui l'ont peuplé et y vivent aujourd'hui. Plusieurs dizaines d'institutions, centres d'art, FRAC, maisons de la culture, lieux associatifs, sont consacrées au soutien à la création contemporaine photographique, à l'accompagnement des photographes, à la monstration de leurs œuvres. L'hommage rendu à la naissance de la photographie permettra de faire naître, de soutenir, de promouvoir, sur l'ensemble du territoire, dans les grandes villes comme dans les espaces ruraux, des projets d'expositions, de rencontres, grâce au label qui sera attribué aux manifestations retenues. Ces expositions dessineront une cartographie vivante et vibrante, offrant au plus grand nombre la possibilité d'admirer des chefs-d'œuvre de la création photographique, du XIXe siècle à aujourd'hui.

Au cœur des écoles d'art, des écoles d'architecture, des universités, la photographie comme pratique et comme sujet d'étude est soutenue, développée, mise en exergue. L'implication des jeunes artistes et des jeunes chercheurs sera un atout fondamental pour le succès des différents événements, en contribuant à créer des liens avec les institutions, à favoriser les résidences et les commandes.

Extrait du manifeste rédigé par le comité scientifique : Eléonore Challine, Dominique de Font-Réaulx, Alexia Fabre, Michel Poivert, Pierre Singaravélou et Antonio Somaini.



*l'angle
dans lequel
l'on entre
arrête
ralentit
l'arrête
douce
de vieux ciment
où plonge
l'œil*

*l'espace
tamisé
de graviers
peut-être
de rivière
cerné au carré
abrite
une enfance
entière*

*du lierre
de la paroi
croulant
rampant le long
des murs
lichens devinés
à l'angle
du carré
où l'œil
repose
à la fin
de l'enfance*

*mur d'enceinte
et végétation
lierre
croulant
encore
à l'œil*

Poème d'Emmanuel Laugier
« La Couleur vient après »,
Éditions Loco

↑ © Regards de l'égaré, 2026

↵ © Barcelone, Barrio Chino (El Raval), 2018

↵ © Massais 2002

↵ © Lascaux 2017



INFOS PRATIQUES

EXPOSITION
La couleur vient après
Anne-Lise Broyer
du 1^{er} octobre au 3 janvier 2027

INAUGURATION DE L'EXPOSITION :
jeudi 1^{er} octobre 2026

AU PROGRAMME :
• 15h : Campus : le cartophote, un dispositif vélo itinérant créé par Antoine Bertron qui permet d'activer une caméra-laboratoire dans le cadre de La Traversée photographique, un programme national itinérant et participatif développé par le réseau Diagonal.
• 17h30 : Séminaire : « 1826-2026: une histoire de la photographie ».

Avec Dominique Sagot-Duvauroux, Anne-Lise Broyer et Lucie Plessis

• 19h : vernissage et lancement de la saison culturelle 2026-2027, suivi d'un solo danse de Loona Ricci/ étudiante au CNDC

ADRESSE :
Galerie DITYVON (campus Saint-Serge)
11 allée F.Mitterrand - 49100 ANGERS
Horaires de la BU : 8h30/22h du lundi au samedi
13/20h le dimanche

Accès gratuit, ouvert à tous

Contact :
lucie.plessis@univ-angers.fr

Pour toute demande de visite :
galeriedityvon.mediation@univ-angers.fr

